UNE MATINÉE DE CATINAT, OU LE TABLEAU,

OPÉRA EN UN ACTE.

PAROLES DE B.-J. MARSOLLIER,

MUSIQUE DE D'ALEYRAC.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre Feydeau, le 7 vendémiaire an IX.



A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN NEUVIÈME. — 1800.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. de CATINAT, maréchal de France, retiré dans sa terre de Saint-Gratien, ...	*Rézicourt.*
SAINVILLE, sans fortune, voisin de M. de Catinat, ...	*Gaveaux.*
FIRMIN, vieux domestique de Sainville, ...	*Juliet.*
JOSÉPHINE, fille aînée, } de SAINVILLE.	M.lle GAVAUDAN a.
LOUISE, fille cadette, . } de SAINVILLE.	M.lle GAVAUDAN j.
AUGUSTE, fils, ... } de SAINVILLE.	HENRY.
DUPRÉ, domestique de confiance de M. de Catinat, ...	*Georget.*

La Scène se passe chez M. Sainville, dans sa petite maison de Saint-Gratien.

Le costume est celui du tems de Louis XIV.

UNE MATINÉE DE CATINAT.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, *seul, assis près d'une table.*

LISONS la lettre de M. Renaud.

« Vous pouvez vous rendre à Paris le 15 de ce mois, « monsieur. »

C'est aujourd'hui.

« Je compte toujours effectuer le remboursement que je « vous ai promis. Je connois votre position, je sais que vous « avez perdu une partie de votre fortune, qu'il vous reste « trois enfans, et que, si vous ne payez dix mille francs que « vous devez sur votre maison, on seroit en droit de vous « en expulser. Soyez donc certain de mon exactitude. Le 15, « à midi, la somme vous sera remise, à moins qu'il ne sur- « vienne quelqu'obstacle, que je ne puis prévoir. »

RENAUD, *notaire.*

Et s'il survenoit, cet obstacle !... je frémis d'y penser... Malheureux Sainville !...

AIR.

Que faire, hélas ! que devenir ?
Réduit bientôt à l'indigence,
Le présent cause ma souffrance,
Je crains encor plus l'avenir.
Chers enfans ! famille chérie !
Et vos vertus et vos talens,
Tout ce qui fait le bonheur de la vie,
Semble ajouter à mes tourmens.
Que faire, hélas ! etc.

Faudra-t-il que j'implore
Quelque riche orgueilleux ?
Si je suis malheureux,
Je suis plus fier encore !
Que faire, hélas ! etc.

J'entends ma fille aînée, ma charmante Joséphine; elle s'aperçoit de mes chagrins, sa gaité ne l'empêche point d'être sensible; mais elle vient me distraire, me consoler; elle me gronde même quelquefois, et je ne puis en vérité trouver l'occasion de le lui rendre... Ah! un père entouré d'enfans vertueux et chéris ne devroit jamais être tout-à-fait malheureux.

SCENE II.

SAINVILLE, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Toujours seul! fuyant tes enfans!... tes meilleurs amis!... Levé depuis deux heures, tu ne les a pas encore appelés pour les embrasser... Ah! papa, il faut que tu aies aujourd'hui bien du chagrin!

SAINVILLE.

Tu sais que chaque jour augmente...

JOSÉPHINE.

Notre tendresse pour toi.

SAINVILLE.

Que nos malheurs...

JOSÉPHINE.

Resserreroient, si cela étoit possible, les liens qui nous unissent.

SAINVILLE.

Que votre situation...

JOSÉPHINE.

N'est pénible que quand nous te voyons t'affliger.

SAINVILLE.

Qu'une absence...

JOSÉPHINE.

Qui sera bien courte, n'est-ce pas? Tu nous l'a promis.

SAINVILLE.

Va me séparer de vous.

JOSÉPHINE.

Quelques instans, pour ne plus nous quitter jamais.

SAINVILLE.

Je le desire.

JOSÉPHINE.

Ne vas-tu pas à Paris pour y recevoir une somme qui t'est

due... et qui servira à achever de payer cette jolie maison que nous aimons tant ?

SAINVILLE.

C'est mon projet.. Si l'on alloit encore me manquer de parole !... déjà plusieurs fois on m'a remis...

JOSÉPHINE.

Tu te méfies toujours des hommes.

SAINVILLE.

Ils m'y ont forcé, les cruels ! Je les estimois tous, mais ils m'ont trompé si souvent !

JOSÉPHINE.

Mon papa, s'il est des gens méprisables, il en est aussi dont la conduite sans reproches... *(Sainville fait un mouvement.)* Par exemple, ce bon M. de Catinat, notre voisin, qui vient habiter sa terre de Saint-Gratien, ce vieillard si respectable.

SAINVILLE.

Ah ! oui, c'est un homme celui-là... Je l'avoue, on ne peut en dire que du bien ; sa modestie, son désintéressement, sa générosité, qui ne peuvent se comparer qu'à sa bravoure et à ses talens militaires....

JOSÉPHINE.

Il faut savoir que c'est un grand général pour s'en douter. Il est simple dans ses mœurs, son costume... se promenant seul, sans marques distinctives... il les a toutes refusées ! Les habitans de ce lieu ne l'appellent que l'honnête homme, le bon père de tous.

SAINVILLE.

Et c'est le titre qui le flatte davantage.

JOSÉPHINE.

Tu ne le vois plus, pourtant.

SAINVILLE.

Non, j'ai cessé d'aller chez lui, je ne sais pourquoi.

JOSÉPHINE.

Je le sais, moi : tu as crains...

SAINVILLE.

Oui, sa fortune.

JOSÉPHINE.

Il en fait un si bon usage !

SAINVILLE.

Ses offres... .

JOSÉPHINE.

Il a mis tant de délicatesse à les faire!

SAINVILLE.

Ses instances réitérées...

JOSÉPHINE.

Il t'a promis qu'il ne s'en permettroit plus...

SAINVILLE.

Je le verrai à mon retour de Paris ; ma position plus heureuse, peut-être, alors.. *(Souriant.)* Mais vraiment... ma Joséphine, tu me donnes des leçons...

JOSÉPHINE.

Mon papa, pardonne.

SAINVILLE, *avec bonté.*

Non, non, continue, tu me tiendras lieu de ta mère... *(Souriant.)* Continue, te dis-je, et au moment où je m'éloigne, oui, je veux que ce soit toi qui désormais règles le ménage... qui aies toute l'autorité sur ta sœur, sur ton frère, enfin que tu me remplaces.

JOSÉPHINE, *modestement.*

Je ferai de mon mieux pour te seconder, mais si jeune!...

SAINVILLE, *riant.*

Si jeune!.. quinze ans tout-à-l'heure? Je persiste, oui, ma Joséphine...

DUO.

SAINVILLE.

Je rends hommage à ta raison,
Te voilà mère de famille!
Je t'établis ici ma fille
Maitresse en tout de la maison.

JOSÉPHINE, *souriant.*

Tu rends hommage à ma raison,
Quoi! je suis mère de famille!
Et d'aujourd'hui voilà ta fille
Maitresse en tout de la maison!

SAINVILLE, *avec affection.*

Tu te montreras bien sévère,
Tu gronderas et ta sœur et ton frère.

JOSÉPHINE.

Pour les aimer, je sais comme il faut faire;
Pour les gronder, je ne le saurois pas.

SAINVILLE.

C'est quelquefois bien nécessaire,
Crier bien haut, faire bien du fracas.

JOSÉPHINE.

Tout comme toi, je saurai faire,
Crier bien haut, rire tout bas.
(*En le caressant.*) N'est-ce pas, n'est-ce pas?

SAINVILLE, *souriant.*

Eh! oui, voilà tout le mystère.
Je rends hommage à ta raison, etc.

Tu feras écrire ton frère;
Ta sœur avec lui chantera...
Quelque cadeau qu'on promettra...

JOSÉPHINE.

Je leur parlerai de leur père,
Et chacun d'eux obéira.

SAINVILLE.

Si l'on fait bien?

JOSÉPHINE.

La récompense,
Un baiser qu'on vient me donner;

SAINVILLE.

Si l'on fait mal?

JOSÉPHINE.

De l'indulgence.
Il est si doux de pardonner!
N'est-ce pas?

ENSEMBLE.

SAINVILLE.
Je rends hommage, etc.

JOSÉPHINE.
Tu rends hommage, etc

SAINVILLE.

Dès ce matin, tu vas entrer en fonctions; d'abord tu feras enlever ce tableau...

JOSÉPHINE.

On ne peut donc pas trouver à s'en défaire?

SAINVILLE.

En vain, je l'aurois essayé... c'est une mauvaise copie d'un original assez célèbre; songe à le placer dans quelqu'endroit où il ne puisse pas nous gêner.

JOSÉPHINE.

Tu nous a promis de mettre à sa place ton portrait; juge de notre empressement! Tu ne le retrouveras pas, je t'en réponds.

SAINVILLE.

Bien... mais une chose plus difficile, c'est de faire entendre raison à ce pauvre Firmin, ce brave serviteur que nous ne pouvons plus garder, faute de pouvoir lui payer des gages.

JOSÉPHINE.

Ah! pour cet article-là... je ne m'en charge pas; rien seulement que d'y penser, cela me fait un mal!

SAINVILLE.

J'éprouve la même chose; j'ai déjà voulu hier lui en dire un mot. son air affligé m'a ôté le courage de continuer; mais comme il m'est impossible de le payer plus long-tems... il faut bien .. le voici! laisse-nous.

SCENE III.

LES MÊMES, FIRMIN, *triste.*

SAINVILLE.

C'EST toi, mon cher Firmin! tu sais ce que je t'ai dit hier?

FIRMIN.

Tout ce que vous avez voulu, monsieur; je n'avions pas le droit de vous en empêcher.

SAINVILLE.

Tu as réfléchi... sans doute...

FIRMIN.

Que trop, monsieur; hier, au soir, toute la nuit, et ce matin encore... je n'ons pensé qu'à ça.

SAINVILLE.

Tu chercheras donc une place, mon ami?

FIRMIN.

Oh! mon Dieu non, monsieur.

SAINVILLE.

Il faut bien pourtant..

FIRMIN.

J'en ai une, et dont je suis fort content.

SAINVILLE, *ému.*

Laquelle donc?

FIRMIN, *vivement.*

Laquelle! Celle que depuis trente ans j'occupe, et que je ne quitterai pas; vous avez biau dire, je m'y suis fait, j'y ai vécu, j'y mourrai.

SAINVILLE.

Mais je ne puis plus...

FIRMIN.

Et moi, je peux... v'là la différence.

SAINVILLE.

Il te faut des gages.

FIRMIN.

Et si je n'en veux pas!

SAINVILLE.

Il te faut vivre enfin, et si tu restes..

FIRMIN.

Et si je vous quitte... il me faudra mourir...

SAINVILLE.

Mon cher Firmin!

FIRMIN.

Non, vous ne m'aimez pas.

SAINVILLE.

Ah! crois, mon ami...

FIRMIN.

Repentez-vous, et je vous croirai...

SAINVILLE.

Tu exiges...

FIRMIN.

Je vous ai élevé.

SAINVILLE.

Tu voudrois...

FIRMIN.

Je vous ai aimé...

SAINVILLE.

Conçois donc que c'est malgré moi.

FIRMIN.

Je vous ai porté dans mes bras.

SAINVILLE.

Firmin!

FIRMIN.

J'ai vu naître vos enfans.

SAINVILLE.

Écoute.

FIRMIN.

Et quand je m'sis fait à eux, qu'eux se sont faits à moi; que j'ai regardé la maison comme la mienne, ces enfans comme les miens, vous voulez que je m'en aille, vous voulez que je me sépare de tout ce que j'aime? non, monsieur, non, monsieur: où vous serez, je serai... où vous vivrez, je vivrai, et si vous mourez de chagrin, de désespoir, de faim

même... eh bien! on me trouvera mort auprès de vous: voilà mon dernier mot, et rien ne m'en fera départir.

SAINVILLE, *pleurant.*

Eh! mon cher Firmin! reste, reste, ne parlons plus jamais de nous quitter...

FIRMIN.

A la bonne heure, je vous reconnois à présent; vous vous repentez, et ça vous portera bonheur, c'est moi qui vous le dis! Au surplus, ne soyez pas si inquiet sur mon sort, j'ai quelques petites épargnes, et au moment d'un voyage... vous-même, si vous n'étiez pas si fier... ah! dame... pardonnez, aujourd'hui, j'ons le droit de vous tout dire, vous avez eu tort avec moi...

SAINVILLE.

Eh bien! dis tout, tout.

FIRMIN, *avec modestie et affection.*

Oui, si vous n'étiez pas si fier, je pourrois me faire le plaisir de vous... offrir... de vous prêter... ça seroit si doux pour moi! Voyez-vous le petit trésor?... la bourse de peau! pas mal fournie!... eh bien! à qui dois-je cela? à vos bontés... dix pièces d'or, les voilà.. *(Il les met sur la table.)* Ah! que vous répareriez bien vos fautes, si vous vouliez... mais non, non, je m'en doutois, vous m'allez refuser.

SAINVILLE, *attendri.*

Firmin!...

FIRMIN.

L'argent d'un pauvre domestique.

SAINVILLE.

Ne m'accuse pas... j'accepte... j'en prends une, une seule... elle me suffit, je t'assure.

FIRMIN.

Rien qu'une?... elle est bien heureuse, celle-là!... enfin vous en avez pris une, ce n'est pas tout perdre; les autres y vont attendre leur tour, et elles ne sortiront de là, je vous jure, que pour vous, ou pour vos enfans.

SAINVILLE, *l'embrassant.*

Mon ami! mon véritable ami!...

FIRMIN.

Eh oui, nous nous aimons bien... allez, une petite querelle comme ça, entre bons cœurs, voyez-vous, c'est comme une petite pluie qui reverdit le terrein de l'amitié, on s'en aime mieux après, et j'en sommes plus contens de nous l'un

et l'autre. Partez pour Paris, allez trouver votre homme, rapportez l'argent, achevez de payer la maison, et puis avec le jardin qui est d'une bonne terre, mes bras qui sont encore vigoureux, les vôtres qui le deviendront, le desir de faire vivre vos enfans, qui doublera nos forces, vous verrez que nous nous tirerons d'affaires, que nous pourrons rire encore de bon cœur, et dormir d'un sommeil tranquille. Notre maitre, une conscience pure, (qui n'est pas le bien de tout le monde) un travail modéré et qui suffira à nos besoins... l'estime, l'amitié de tous ceux qui nous connoissent, de la gaîté, de la santé... hé! hé! hé! qu'est-ce qu'on a besoin de fortune, quand on a tout ça?... et que de riches, sans leur faire tort, voudroient bien troquer un peu de leur argent contre une journée d'une pareille pauvreté!.. Adieu, notre maître, adieu.

SAINVILLE.

Au revoir, mon ami.

SCENE IV.

FIRMIN, *seul.*

Hé! hé! hé! hé! je ne me sens pas de joie!

COUPLETS.

Ta, la, la, la,
Dans la maison me v'là resté!
Jamais je n'eus tant de gaîté,
Tra, la, la, la.
Je chante et je danse,
Me v'là rajeuni;
Chante, mon ami,
Saute en cadence,
Saute par là, saute par ici,
Saute, chante, chante, saute,
Et sois réjoui.
Quand on a l'ame contente,
On se r'trouve dans son printems;
Ce matin j'avois soixante ans,
A présent je n'en ai que trente.

SECOND COUPLET.

Ta, la, la, la,
C'n'est pas tout, faut faire maintenant
Et l'jardin et l'appartement,
Tra, la, la, la.
Allons du courage,
Jardinier-frotteur,
Faut de bon cœur
Reprendre son ouvrage.

Bêcher par ilà, frotter par ici.
Bêche, frotte, frotte, bêche, mon ami,
Et sois réjoui.
Quand on a l'ame contente,
On se r'trouve, etc.

SCENE V.

FIRMIN, LOUISE, AUGUSTE, *entrant.*

FIRMIN, *les regardant.*

Ta, la, la, la.

TROISIEME COUPLET.

Ces petits enfans viennent à moi,
Avec quel plaisir je les vois !
Ta, la, la, la.
L'un d'un côté me tire
(*Les enfans font ce qu'il dit.*)
Par l'pan de mon habit;
L'autre me vole un fruit,
Et moi toujours de rire !
Puis je prends celui-là, puis je prends celui-ci;
(*Ils courent, et Firmin après eux.*)
Attends, attends... et quand je les tiens ainsi,
(*Il les presse contre son cœur.*)
C'est alors qu'jons l'ame contente,
Et qu'je me r'trouv' dans mon printems:
Triste, on a toujours soixante ans,
Mais heureux, on n'en a pas trente.

Adieu, mes amis. *(Il emporte son panier.)*

LOUISE.

Quoi! tu t'en vas ?... Adieu donc, mon cher Firmin.

SCENE VI.

LOUISE, AUGUSTE ET JOSÉPHINE *qui entre.*

LOUISE.

Ma sœur, vois-tu comme il est gai ? conçois-tu cela quand papa, qui vient de nous quitter, étoit si triste, lui !

AUGUSTE.

Je n'ai pas reconnu là le bon cœur de Firmin.

JOSÉPHINE.

C'est que, dans ce moment même, papa vient de lui promettre qu'il ne nous quitteroit jamais.

AUGUSTE.

Ah! s'il nous eût dit cela, nous nous serions réjouis avec lui.

JOSÉPHINE.

Réjouis !... il faut attendre encore... Ah! mes enfans, ce n'est pas à nous...

AUGUSTE.

Tu t'affliges toujours... eh pourquoi?

AIR.

Ouvre ton cœur à l'espérance,
Rassure-toi, ma bonne sœur;
Le ciel, voyant notre innocence,
Saura nous rendre le bonheur.
Avec un si bon père,
On n'est pas malheureux;
Le bonheur de lui plaire
Rend les maux moins affreux.
On l'aime, on le caresse,
On le voit chaque jour;
Plus il a de tristesse,
Plus on montre d'amour!
Ouvre ton cœur à l'espérance, etc.

LOUISE.

Voilà l'heure du déjeûner.

JOSÉPHINE.

Oui, vous trouverez-là... (*Montrant une corbeille couverte.*)

AUGUSTE, *regardant et tirant du pain.*

Quoi! voilà tout?

JOSÉPHINE, *riant.*

Ah! nous sommes aujourd'hui en pénitence.

LOUISE, *riant.*

Si tu la partages, nous ne nous en plaindrons pas: mais voici Firmin! Eh! que porte-t-il donc? vois tu mon frère?

AUGUSTE, *content et courant.*

De la crême.... des gâteaux!

SCENE VII.

JOSÉPHINE, LOUISE, AUGUSTE, FIRMIN, *cachant sous sa grande veste un fromage à la crême, des fruits, des gâteaux, etc.*

FIRMIN, *gaîment.*

Ah! ah! chacun a son tour.... vous m'avez long-tems

donné à déjeûner, je prends aujourd'hui ma revanche, et ce ne sera pas la dernière fois, s'il plait à Dieu. (*Il pose le tout sur une table.*) Je vais....

JOSÉPHINE.

Que fais-tu donc ?

FIRMIN, *lui portant un siège*, *et avec ame.*

Toujours la même chose ! mon devoir.

LOUISE.

Tu déjeûneras avec nous ?

FIRMIN.

Pas encore, pas encore.

JOSÉPHINE.

Il le faut : n'es-tu pas notre ami ?

AUGUSTE.

Notre bon ami.

FIRMIN.

Oui, oui, mais...

JOSÉPHINE, *riant.*

Nous t'invitons là ! Qu'est-ce que tu as à répondre ?

FIRMIN, *content.*

Attendez, tout va s'arranger... D'abord c'est Firmin, votre jardinier qui vous sert. (*Il met le fromage, les gâteaux sur des assiettes*) et puis à présent, c'est Firmin, votre ami, qui va... puisque vous le voulez...

SCENE VIII.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ, *en-dehors.*

FIRMIN ! Firmin !... est-ce qu'il n'y a personne ici ?

FIRMIN, *écoutant et regardant.*

Ah ! c'est M. Dupré, le domestique de confiance de M. de Catinat.

JOSÉPHINE.

M. Dupré ! mais nous ne le connoissons pas... allons-nous-en.

FIRMIN.

Par quel hasard !...

DUPRÉ, *de plus près.*

Firmin !

FIRMIN, *répondant.*

Me voici ; je vais... (*Aux enfans.*) à la bonne heure, em-

portez tout cela, un étranger nous gêneroit... j'irai bientôt vous rejoindre : partez. *(Haut.)* Me voilà, me voilà, M. Dupré ; entrez. Allez, allez, mes enfans. *(Les enfans s'en vont ; Dupré entre.)*

SCENE IX.

FIRMIN, DUPRÉ.

DUPRÉ, *à part, pendant que Firmin range la table et reconduit les enfans.*

TACHONS de savoir de ce brave homme dans quel état se trouve cette famille intéressante.

FIRMIN, *debout et déjeûnant.*

Pardons, M. Dupré, mais c'est que j'étions occupé.

DUPRÉ.

A votre aise... mon cher Firmin. On ne voit plus votre maître au château, et M. le maréchal m'envoie le prier de venir dîner avec lui.

FIRMIN, *serrant tout.*

Il n'y est pas, M. Dupré : il est en voyage.

DUPRÉ.

A Paris, peut-être ?

FIRMIN.

A Paris, oui.

DUPRÉ.

Pour affaires ?

FIRMIN.

Oui, oui, pour affaires.

DUPRÉ.

Et vous... vous n'êtes pas venu hier à la fête du village ?

FIRMIN.

Non, il y a toujours ici quelque besogne à faire... dame ! quand on est tout seul !

DUPRÉ, *le regardant.*

Et puis, on peut avoir des peines... des inquiétudes...

FIRMIN.

Oh oui ! ça ne manque pas... *(Etonné.)* Vous savez ça, vous, M. Dupré ?

DUPRÉ.

Je le sens, ce qui vaut encore mieux, mon cher Firmin ; le bonheur dont je jouis ne m'a jamais empêché de prendre part aux chagrins qui assiègent les honnêtes gens.

FIRMIN.

En ce cas, depuis long-tems vous ne devez guère avoir l'occasion de rire.

DUPRÉ.

Non, dont bien me fâche... votre maître, par exemple, je sais...

FIRMIN, *mettant le doigt sur la bouche.*

Chut!

DUPRÉ.

Je mérite votre confiance, et si l'on pouvoit sans l'offenser..

FIRMIN.

Chut! vous dis-je..... je vois où vous en voulez venir; M. Dupré... il n'y a pas de puissance sur la terre, il n'y a pas d'amitié qui puisse déterminer monsieur à avoir recours à quelqu'un, si toutefois il en avoit besoin!

DUPRÉ.

Voilà le mal; car, enfin, lorsqu'il y a deux hommes dans le monde, que l'un souffre, et que l'autre voudroit l'empêcher de souffrir, il semble qu'il ne devroit y avoir qu'un mot: tu n'as pas assez... j'ai de trop... prends et embrasse-moi.

FIRMIN.

Ah! oui, allez dire ça à ces cœurs nobles, fiers...

DUPRÉ.

Non, mais à des cœurs tendres.

FIRMIN.

Eh bien! ils sont tendres pour les autres, et pour eux ils ne veulent jamais avoir d'obligation.

DUPRÉ.

Est-ce bien ça, M. Firmin?

FIRMIN.

Hé! hé! M. Dupré, je ne sais trop que vous dire... mais il y a cependant là-dedans quelque chose de délicat que j'aime, et que je ne puis blâmer. Au reste, tranquillisez-vous, je puis vous l'apprendre, puisque vous prenez tant d'intérêt à nous. Monsieur est allé toucher à Paris un remboursement qui le mettra fort au-dessus de ses affaires.

DUPRÉ.

Et... est-il bien sûr de l'homme qui a ses fonds? car, à présent...

FIRMIN.

Oh oui! oui, à présent... mais il en est sûr; c'est un homme très-

très-riche, qui fait beaucoup de dépenses... un certain M. Renaud...

DUPRÉ.

M Renaud !... *(A part.)* c'est donc bien vrai ?... *(Haut.)* Il me semble avoir entendu dire.. je puis me tromper, mais je crains... que cet homme ne soit pas...

FIRMIN.

Diantre !... ça seroit bien fâcheux pour notre maître, car c'est sa dernière ressource.

DUPRÉ, *affligé.*

Sa dernière ressource !... mais enfin si ce malheur... ou tel autre, qu'on ne peut prévoir, arrivoit... mon cher Firmin, venez me le dire, je vous en prie...

FIRMIN.

Non, non, je ne puis pas vous promettre ça; non, s'il nous arrive des malheurs, tenez, nous saurons tout bravement les supporter, sans en faire part à personne. J'avons peut-être tort, mais j'sommes faits ainsi ; le travail nous reste, et tant que nous pouvons gagner, nous ne voulons pas recevoir. M. Dupré, pour l'honnête homme, un salaire vaut encore mieux qu'un bienfait. Bien sensible toujours à votre bonne intention, à celle de votre respectable et digne maître.

DUPRÉ.

Je vais l'affliger.

FIRMIN.

Eh ! non, ne lui dites pas que nous le refusons.

DUPRÉ.

Il sait que vous n'êtes pas heureux.

FIRMIN.

Eh bien ! dites-lui que nous le serons un jour.

DUPRÉ.

Et qu'il y contribuera, n'est-ce pas ?

FIRMIN.

A la bonne heure, à la bonne heure ; dites-le lui.

DUPRÉ.

Mais permettez-moi de venir vous revoir.

DUO.

DUPRÉ.

Adieu, Monsieur Firmin.

FIRMIN.

Adieu, Monsieur Dupré.

DUPRÉ.

Si vous le permettez, ici je reviendrai,

FIRMIN.

Vous permettre! je vous en prie.

DUPRÉ.

Croyez que je forme des vœux,
Pour voir enfin des jours heureux
A cette famille chérie.

FIRMIN.

Dupré, je vous en remercie;
Croyez que j fais aussi des vœux
Pour voir votre bon maître heureux.

DUPRÉ.

Firmin, je vous en remercie...
Il peut venir un bon moment.

FIRMIN.

Ce moment-là s'fait bien attendre.

DUPRÉ.

Le sort cruel jusqu'à présent,
Par ses faveurs, peut vous surprendre.

DUPRÉ et FIRMIN *s'embrassant.*

Ah! vous êt s un bon enfant.!

ENSEMBLE, *et à part.*

Il a su je crois me comprendre;
Je le vois, dans tous les états,
Souvent même en ne s'parlant pas,
Les bons cœurs savent bien s'entendre.

DUPRÉ.

Adieu, M. Firmin,

FIRMIN.

Adieu, M. Dupré.

(Dupré sort.)

SCENE X.

FIRMIN, JOSÉPHINE, LOUISE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Firmin, nous avons fini.

FIRMIN.

Bon, bon!... à pr ésent mes enfans, nous allons ôter ce tableau que monsieur ne veut pas qui reste ici; j'en suis fâché, je l'aime ce tableau; il est plus ancien que moi daus la maison; on s'attache comm e ça..

LOUISE.

Tu le verras là-haut, quand tu voudras.

FIRMIN.

Allons, soit: Auguste, viens avec moi.

JOSÉPHINE.

Je vais ouvrir la porte, pour que vous puissiez... Ah! ciel! c'est M. de Catinat... oui, lui-même; il parle à Dupré.

FIRMIN.

Monsieur le maréchal ici! oh! oh! mes enfans, attention! C'est un grand homme, et ça ne se voit pas tous les jours! il a servi son pays; il a soutenu la gloire du nom français; il a été général, humain, modeste et désintéressé. Saluons-le avec respect et regardons-le avec admiration.

JOSÉPHINE.

On voit bien que tu as été soldat, Firmin.

FIRMIN.

Dix ans: mais paix; le voici.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. LE MARÉCHAL DE CATINAT.

(Quand M. de Catinat entre, Firmin, dans son premier mouvement, se range contre le mur, et fait comme s'il lui portoit les armes : le maréchal le voit, sourit et lui fait de la main un geste amical.)

CATINAT.

Bon jour, mes chers voisins; M. de Sainville n'y est donc pas?

JOSÉPHINE.

Il vient d'aller à Paris, M. le maréchal.

CATINAT.

J'aurois été bien aise de le voir; mais je ne me repens pas d'être venu, puisque je trouve sa famille réunie... son aimable Joséphine, dont on parle avec éloge, et qui justifie, par son maintien modeste, tout le bien qu'on m'a dit elle.

JOSÉPHINE, *confuse.*

M. le maréchal, je ne mérite pas...

CATINAT.

Rougissez, ma belle enfant, rougissez; cela sied à merveille aux jeunes filles. *(A Louise.)* Cette jolie sœur vous prendra pour modèle, n'est-ce pas? *(A Auguste.)* Et ce grand garçon, il aura toutes les vertus de son père. Je fais grand cas de votre père: j'aime sur-tout sa franchise.

JOSÉPHINE, *embarrassée.*

Quelquefois il se permet...

CATINAT.

Il a raison; c'est une preuve qu'il estime ceux à qui il parle si librement Dites-le lui, dites-lui bien qu'il ne me fuie pas, parce que, dans notre dernière conversation, il m'a répondu avec un peu de vivacité; je ne lui en veux pas, au contraire, je lui offrois de lui être utile; je ne méritois peut-être pas encore cet honneur. Tout le monde n'a pas le talent ni le droit d'obliger un homme honnête et infortuné. J'attendrai du tems, de son amitié et de ma persévérance, une faveur qui, à coup sûr, me rendra plus heureux que lui.

FIRMIN, *approchant un grand fauteuil antique.*

Si M le maréchal vouloit se reposer...

CATINAT.

Cela me fera plaisir, mon ami, j'ai beaucoup marché. — Tu es sans doute le jardinier de cette maison?

FIRMIN.

Oui, M. le maréchal; Antoine Firmin, né à Franconville: je suis du pays.

CATINAT.

Tu as servi, j'ai vu cela tout de suite.. L'air martial! la contenance fière!... et puis, tu m'as porté les armes, quand je suis entré.

FIRMIN.

Hé! hé! hé! l'ancienne habitude... il y a long-tems pourtant; j'ai servi bien jeune... une blessure... la paix... mon congé... mais le respect pour les chefs, ça ne se perd jamais, mon général.

CATINAT.

Nous sommes du même âge... non, je suis plus vieux, je crois?

FIRMIN.

Si l'on en jugeoit par vos campagnes et vos victoires... vous seriez le plus vieux homme de la France.

CATINAT.

Tu me flattes, Firmin... Paix! paix!... et tu t'es donc fait jardinier?

FIRMIN.

Ma fine, oui, je me suis mis à nourrir les hommes, au lieu de les tuer.

CATINAT.

Ça vaut bien mieux... mais la vanité des souverains... l'orgueil des cabinets... on se batera toujours ; *(Riant.)* et quand on se bat, ma foi, mon ami, il faut vaincre.

FIRMIN.

C'est ce que souvent je disois... et ce que toujours vous avez fait, M. le maréchal.

CATINAT.

Et c'est ce qu'on fera toujours, lorsqu'on saura saisir ce génie national, cet empire de l'honneur. Mes enfans, criois-je à mes soldats, la mort est devant nous, mais la honte est derrière. Et avec ces mots, on est bien sûr que des français ne peuvent jamais reculer.

FIRMIN.

Jamais! témoin les batailles de Stafarde et de la Marsaille. Vous y étiez, mon général?

CATINAT.

Oui; mais bientôt laissant là, sans regrets, les lauriers sanglans qui flattent la vanité et qui déchirent le cœur, j'allai comme négociateur en Piémont, où je préparai la paix de Riswich, en détachant le duc de Savoie de la coalition; je me trouvai cent fois plus heureux ce jour-là, j'en demande pardon à tous les héros du monde, de revenir dans ma patrie comme un simple pacificateur, que comme un général victorieux. J'étois sans doute flatté, fier même de vaincre pour mon pays, mais je devins ivre de joie par l'espoir de lui rendre le repos et le bonheur.

FIRMIN, *tout ému.*

C'est parler ça! ça va à l'ame... et tenez, d'après cela, je conclus que ce qu'il y a encore de meilleur dans la guerre... c'est la paix.

CATINAT, *sourit.*

La paix! que n'aurois-je pas fait pour l'obtenir!

JOSÉPHINE.

Vous voilà bien! Cette grandeur d'ame, cette modestie qu'on a toujours remarquée en vous! Mais cet habillement simple vous a, dit-on, quelquefois fait méconnoître?

CATINAT.

Quelquefois! Hier encore, un jeune élégant chassoit sur mes terres... je me permis quelques représentations, le chapeau bas, car il n'étoit pas le sien! Bonhomme, me dit-il. *(Riant.)* Bon homme! ce nom ne me convient pas mal, et je ne suis pas du tout fâché que l'on m'appelle ainsi... Bonhomme, vous appartenez sans doute au maréchal? (je me mis à sourire) Je

le connois beaucoup, le maréchal, (je ris un peu plus) et je vous ferai corriger. (J'éclatai alors.) M de Catinat, lui répondis-je, ne corrige personne, il se borne à tâcher de se corriger lui-même, et en cette occasion, par exemple, où il pourroit se fâcher contre le jeune étourdi qui le méconnoît, il s'en amuse, et l'invite même à venir souper au château avec le bonhomme, qu'il connoît si bien, puisqu'il l'a pris pour un de ses gens. Mon jeune imprudent, au lieu de rire avec moi, s'en alla confus, humilié, et me fit voir qu'il est plus aisé de faire une sottise que de profiter d'une leçon.. Mais parlons à présent de nos occupations journalières, les plantations de l'année! les fruits!

FIRMIN.

Ça s'annonce assez bien... M. le maréchal se mêle donc aussi de jardinage?

CATINAT.

Mais, oui, oui.. je suis devenu cultivateur... je plante... j'ai tant fait arracher! Oui, je plante moi-même, et je veux que tu viennes me voir. Nous raisonnerons ensemble de mes pêchers... *(Souriant.)* sur le terrein...

FIRMIN, *riant.*

Sur le terrein! hé! hé! hé! M. le maréchal, ça nous rappelle... *(Sérieusement aux enfans.)* Vous ne savez pas çà, vous autres... ce sont les termes du métier.

CATINAT.

J'ai commencé aussi par être soldat, moi.

JOSÉPHINE.

Mais il me semble qu'avant vous aviez embrassé la profession...

CATINAT.

D'avocat. Je perdis la cause la plus juste, je laissai là le barreau; je pensai que mon épée me gagneroit peut-être plus de causes que ma plume. Je n'étois pas riche, un brave homme, dont je n'ai pas oublié le nom, et que je ne me rappelle jamais qu'avec attendrissement, me voyant sans argent, me prêta cent pistoles pour faire ma première campagne. C'étoit un négociant de Rouen, homme très-estimé, fort obligeant. On l'appeloit M. Regnier.

FIRMIN, *à part.*

Est-ce que ce seroit le père de not'maître?

(Les enfans partagent, par leurs gestes, l'étonnement de Firmin.)

CATINAT.

Il est mort, il y a à-peu-près neuf ans.

FIRMIN, *à part.*

Oh! c'est lui!

CATINAT.

Je n'ai jamais pu lui faire accepter la plus légère marque de reconnoissance ; mais, comme je ne me suis pas cru acquitté, j'ai cherché sa famille, qui a abandonné Rouen pendant que je faisois la guerre, on n'a jamais pu m'indiquer ce qu'elle étoit devenue.. Tu ris, Firmin ; la connoitrois tu par hasard ?

FIRMIN.

Hé! hé! hé! oui, que je la connois! et vous aussi, M. le maréchal; et vous aussi... vous la connoissez. Une terre qu'on avoit achetée après la mort du père, qu'on a été obligé de vendre, parce que les tems sont devenus durs, et dont on a pourtant gardé le nom... V'là ce qui fait que M. Regnier, le fils, se nomme aujourd'hui M. de Sainville.

CATINAT, *se levant.*

Quoi! mon voisin est le fils?

FIRMIN.

Oui, il est le fils... et voilà... voilà toute sa petite famille! toute sa petite famille!

CATINAT.

La mienne, certainement! A présent, Sainville, vous aurez beau vous en défendre! j'ai des droits pour vous obliger, et je saurai les faire valoir.

FIRMIN.

Comme vous voudrez, M. le maréchal; comme vous... mon dieu, je vous demande bien pardon; mais c'est que je suis si troublé!... Ils sont ben gentils, n'est-ce pas? Ça sait déjà lire, écrire, compter, chanter même, et si ce n'étoit pas abuser de votre complaisance, ils vous en feroient juger. *(Aux enfans.)* Allez cherchez votre écriture, vos dessins, votre musique, tout le bataclan... Allez donc, allez donc... *(Au maréchal.)* Ils seront enchantés, si cela peut vous amuser un petit moment.

CATINAT.

Sans doute, cela me fera grand plaisir. Mes enfans, je vous en prie, et sur-le-champ même... *(Il se rassied.)*

(Joséphine prend un luth, Louise une mandoline de viole, et Auguste un par-dessus de viole. Prélude des instrumens.)

AIR DE CATINAT.

FIRMIN.

Vous connoissez ça, mon général? Hé! hé! hé! l'air de M. de Catinat...

CATINAT.

Oui, on appelle ainsi une marche, sur laquelle j'ai eu l'honneur de conduire bien des fois mes soldats; *(A part.)* mais Firmin, si c'étoit quelque chanson à ma louange... oh! je t'avertis que je n'aime pas...

FIRMIN.

Laissez-les faire, M. le maréchal; c'est une chanson que leur père a composée, c'est celle qu'ils savent le mieux, et qu'ils chantent avec le plus de plaisir.

CATINAT, *souriant.*

Allons soit... *(Il s'assied.)*

JOSÉPHINE.

AIR.

Monsieur de Catinat, fameux par ses exploits,
A vaincu l'ennemi pour la troisième fois;
Mais quand il voit périr tant de braves français,
Insensible à la gloire, il pleure ses succès.

(Tous reprennent en chœur.)

SECOND COUPLET.

Retiré de la cour, méprisant les honneurs,
Il a perdu sa place, et conservé ses mœurs;
Entouré dans ces lieux des heureux qu'il a faits,
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits.

(Tous reprennent en chœur.)

CATINAT, *vivement et se levant.*

Ce n'est pas ici qu'on peut dire cela, puisqu'on a toujours refusé...

FIRMIN, *respectueusement.*

Il y a encore un couplet, M. le maréchal. *(Il se rassied.)*

JOSÉPHINE, LOUISE, AUGUSTE.

ENSEMBLE.

TROISIEME COUPLET.

Monsieur de Catinat, cultivant son jardin,
Vit exempt de soucis, et bénit son destin.
Veillant à nos besoins, plus encor qu'à ses fleurs,
Il fait ample moisson et de fruits et de cœurs.

CATINAT.

Et l'homme qui a pu penser, écrire ceci, ne veut pas consentir à m'avoir obligation! il n'y a qu'une ame injuste...

JOSÉPHINE.

Ah! M. le maréchal, c'est notre père. *(Ils l'embrassent.)*

LOUISE.

Le père de ceux que vous avez nommés votre famille.

AUGUSTE.

Vos enfans!

CATINAT *se rasseyant.*

Oh! oui! oui, oui, sans doute... j'ai tort, je suis attendri, bien attendri! *(Ils lui baisent les mains.)* Je ne sais pas si décemment un vieux soldat doit pleurer, mais je sais bien qu'il pleure toujours. et qu'il n'en rougit pas... Embrassez-moi mes enfans, ne parlez pas à votre père de ce qui vient de se passer.. c'est inutile; ne lui dites pas même que je suis venu; je chercherai quelqu'occasion... Le ciel me favorisera peut-être assez pour pouvoir...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *fort triste.*

On vous attend au château, M. le maréchal.

CATINAT, *le tire à part.*

Est-on revenu de Paris?

DUPRÉ, *triste.*

Oui, M. le maréchal.

CATINAT, *parlant bas de peur que les enfans ne l'entendent.*

Eh bien!... ce Renaud?

DUPRÉ, *bas.*

Aucun espoir: il est parti et emporte tous les fonds qui lui étoient confiés.

CATINAT, *à Dupré.*

Quelle douleur pour le malheureux Sainville! si du moins je pouvois réparer... Mais comment faire? quel moyen imaginer pour ne pas alarmer son extrême délicatesse? nous chercherons.. retourne au château, je vais te rejoindre. *(Dupré sort.)* *(Aux enfans.)* Une affaire qui m'intéresse beaucoup me rappelle chez moi, je vous quitte à regret. Adieu, mes enfans.

JOSÉPHINE, *à Firmin.*

Otez donc le tableau, il empêche M. le maréchal de passer.

(Firmin tire la chaise et fait tomber le tableau.)

CATINAT.

Eh! prenez garde, je ne voudrois pas...

(Il va pour le relever.)

JOSÉPHINE.

Vous êtes bien bon, M. le maréchal, cela ne mérite pas d'attirer votre attention. C'est un vieux tableau dont mon père a eu quelqu'envie de se défaire, mais...

CATINAT, *vivement et avec joie.*

S'en défaire! et qui t'en a empêché?

JOSÉPHINE.

On n'a point trouvé d'acheteur.

CATINAT.

On n'a point trouvé d'acheteur!

FIRMIN.

Non, ceux qui l'ont vu, ont dit que c'étoit... une croûte, M. le maréchal, une croute! Hé! hé! hé! pardon; mais c'est comme ça qu'ils l'ont nommé.

CATINAT, *réfléchissant.*

Il n'est donc pas d'un maître estimé?

FIRMIN.

Il n'est de personne, je crois, c'est de la couleur à droite, à gauche, comme moi quand je peins les triages...

CATINAT.

Voyons-le... *(On l'approche.)* je ne m'y connois pas beaucoup... mais pourtant, en l'examinant de plus près, oui, il me semble... tenez, il y a la...

FIRMIN.

M. le maréchal y voit quelque chose?

CATINAT.

Oui, il y a dans le fond des arbres qui...

AUGUSTE, *riant.*

Bah! c'est une montagne.

CATINAT.

Elle est donc couverte de gazon?

FIRMIN.

De mousse, tout au plus!... moi, qui fais des gazons... je verrois bien!

CATINAT.

Mais ce ciel au moins...

LOUISE.

C'est une mer.

FIRMIN.

V'là un fier tableau, toujours! il y en a pour tout le monde: chacun y voit ce qu'il veut.

CATINAT, *le nettoyant avec le doigt, comme les peintres.*

Tenez, malgré ça, je parierois que ce tableau a du mérite... Oui, et si je me permettois ces sortes de dépenses, qui ne sont que d'agrément, je vous assure que j'en donnerois... mais si je ne l'achète pas, ce n'est point une raison pour que vous n'essayez pas de le vendre à quelqu'autre.

FIRMIN.

Sans doute, si on le pouvoit!

CATINAT.

Attendez... je me rappelle... eh! oui, comment avois-je pu l'oublier? il y a précisément chez moi, dans ce moment, une espèce de marchand italien qui court la France pour acheter des tableaux précieux, et les faire passer dans le Nord.

JOSÉPHINE, *riant.*

Oui, mais le nôtre!... il n'en voudra pas, certainement.

CATINAT.

Pourquoi? il faut le lui faire voir... que risquez-vous?..

FIRMIN.

M. le maréchal a raison, et puis, comme on dit, la vue n'en coûte rien.

CATINAT.

S'il est encore chez moi, je vais vous l'envoyer.

FIRMIN.

Vous verrez qu'il sera parti.

CATINAT.

Je suis sûr de le retrouver encore. Oui, je le retrouverai, et bientôt il sera ici; il y sera, *(Avec joie.)* je l'espère, avant que M. de Sainville soit de retour. *(A part.)* Adieu, mes enfans, mes aimables enfans!... je vous remercie des doux momens que vous m'avez fait passer. Ce n'est pas sans une émotion bien vive et bien sentie que je trouve réunis, dans le même lieu, les vertus, l'innocence, les talens; puissé-je ajouter bientôt... et le bonheur! *(A Firmin.)* Adieu, mon camarade.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

FIRMIN, JOSÉPHINE, LOUISE.

AUGUSTE.

Comme il est affable! obligeant! Eh! dis donc, ma sœur, est-ce qu'il seroit bon, le tableau?

FIRMIN.

Je commence à le croire... M. de Catinat s'y connoît, quoiqu'il en dise; il a bien vu des tableaux, lui! il a été en Italie, et je parierois à présent...

JOSÉPHINE.

Mais le maître de dessin a assuré...

FIRMIN.

Bah! bah! c'est peut-être par jalousie.

AUGUSTE.

Quelle surprise pour papa!

LOUISE.

Quelle joie! si nous allions le vendre bien cher!

FIRMIN.

Ah! ça, mes enfans, si cet homme vient, laissez-moi lui parler, parce que je m'entends à vendre, moi! c'est moi qui vais toujours au marché *(Au tableau, le saluant.)* Allons, M. le tableau, allons, approchez... qu'on voie votre physionomie!... qu'on vous fasse politesse; vous êtes peut-être, sans qu'ça paroisse, un personnage de considération, et... mon Dieu! mon Dieu! qu'il est triste pourtant!... Ah! je me rappelle que M. le maréchal le nettoyoit comme ça; attends, attends, je vais te rincer.

(Il va chercher une jatte pleine d'eau et une éponge.)

JOSÉPHINE.

Tu vas le gâter encore plus.

FIRMIN.

Impossible! Hé! hé! hé!

LOUISE.

Le marchand ne vient pas!

AUGUSTE.

Je ne le vois pas encore.

FIRMIN.

Patience! il n'y a pas de tems perdu.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

O mon cher tableau!
Toi qu'on dit si beau!
Ah! si tu peux être
Utile à ton maître,
Nous te chérirons,
Nous te vanterons;
Soins et politesse,
Éloge et caresse,
Nous te le jurons.

(*Avec malice.*)

Mais, mon cher tableau,
Si tu n'es pas beau,
Si tu ne peux être
Utile à ton maître,
Nous te haïrons,
Nous te maudirons,
Et sans nulle peine,
La chose est certaine,
Nous te brûlerons.

JOSÉPHINE, *le posant sur la table.*

Mettons cela pour le mieux voir :
Non ,... toujours sombre , toujours noir.
(*On le place contre le mur, en montant sur une chaise.*)
Plus haut.... plus bas...

FIRMIN.

Eh! c'est le diable
Que de trouver un jour favorable
Pour le faire encor plus valoir :
Penchez bien plus... Ah! c'est le diable!

JOSÉPHINE.

Nous y voilà , nous y voilà!
Encore un peu plus de lumière.
(*Elle ouvre la fenêtre.*)

TOUS.

Il est bien mieux

JOSÉPHINE.

d'ici

AUGUSTE.

de là.

JOSÉPHINE.

Vois-tu , Firmin?

AUGUSTE.

Ma sœur?

LOUISE.

Mon frère?

FIRMIN, *faisant l'important.*

Encore un peu plus de lumière.
(*On ouvre tout à fait la fenêtre qui est en face.*)

JOSÉPHINE.

Que je le regarde à mon tour :
Ah! le voilà bien dans son jour!

LOUISE et AUGUSTE.

Que je le regarde, etc.

FIRMIN, *les copiant et fermant sa main pour regarder au travers.*

Que je le regarde à mon tour !...
Oui ! le voilà bien dans son jour !

TOUS.

O mon cher tableau ! etc.

FIRMIN, *voyant arriver l'italien.*

C'est ce marchand ! oui, le voici !
C'est lui, c'est lui !
De la prudence,
Un grand silence,
Semblant de rien,
Laissons le bien
Dir' ce qu'il pense.

TOUS.

Oui, le voici !
C'est lui !
Un grand silence,
De la prudence ;
Oui, oui, oui,
Paix, paix, c'est lui !

SCENE XIV.

LES MÊMES, DUPRÉ, *déguisé en peintre italien : barbiche rousse, manteau, etc.*

DUPRÉ, *faisant l'italien.*

Est-ce en c'tou maison qu'est oun tableau dont mossu le maréchal....

FIRMIN.

Oui, c'est ici même..... Monsieur, entrez.

DUPRÉ.

Je salue toute l'honorable compagnie, et je demande à voir c'tou tableau, perché je puisse juger s'il mé convient.

FIRMIN, *content.*

Le voilà monsieur ! le voilà !

DUPRÉ.

Ah ! c'est là c'tou tableau !

FIRMIN, *à part.*

Aih ! il n'en paroît pas très-content.

DUPRÉ.

C'tou tableau, il est béné antiquo... bien ancien, je dis !

FIRMIN, *avec humeur.*

Ah ! ah ! comme ça.... il y en a pourtant qui sont encore bien plus....

DUPRÉ.

Ma, l'antiquouité... elle est pour moi ounna causa si moulto respectabilé !

FIRMIN, *content.*

Ah ! monsieur aime les vieux tableaux ! eh bien ! celui-là, c'n'est pas pour le vanter, mais on voit bien qu'il n'est pas fait d'aujourd'hui...

DUPRÉ.

Mon bon ami... il est bien endommagé c'tou tableau.

FIRMIN.

Un peu ! *(à part.)* Ça ne va plus si bien.

DUPRÉ.

Il est possible qu'il soit oun originalé...

FIRMIN, *avec malice.*

Un original ! Oui... un original *(en le regardant)* ; il y en a encore quelques-uns dans le monde.

DUPRÉ.

Mais ce n'est pas là oun Michel-Ange, au moins !

FIRMIN.

Je ne vous dis pas.

DUPRÉ.

Ni oun Tintoret.

FIRMIN.

Ça se peut.

DUPRÉ.

Et si quelqu'ignoranté vouloit me soutenir...

FIRMIN.

Oh mon Dieu ! on s'en gardera bien... C'est tout ce que vous voudrez.

DUPRÉ.

Non pas, non pas, signor, c'est oun Gouide, et de son meilleur tems encore !

FIRMIN, *content.*

Ah ! c'est un Gouide !.... et c'est-il bon ça, un Gouide ?

DUPRÉ.

Sicurramente ! le Gouide, il est oun des piou famoso pitore della scola d'Italia.

FIRMIN.

D'Italia ! c'est bien heureux ? Eh ben ! qu'est-ce que ça vaut pour vous, un Gouide ?

DUPRÉ, *regardant avec une loupe sans l'écouter, et se reculant.*

Ma, attendez donc... attendez donc : quand je dis oun Gouide... je me trompe.

FIRMIN, *désolé.*

Ah ! le voilà dégouidé.

DUPRÉ.

Diavolo ! ma ché bestia ! ché brouto que je suis donc ! c'est oun carache, oun véritable carache.

FIRMIN.

Oh ! je l'aime autant moi, et ça vaut-il la même chose, un carafe ?

DUPRÉ, *sans avoir l'air d'écouter.*

Il y a long-tems que j'en cherche un, perdio !

FIRMIN.

Eh bien ! le v'là trouvé, le perdio ; prenez-le.

DUPRÉ, *l'examinant dans tous les jours.*

J'ai vu des momens où je vous l'aurois payé tout ce que vous auriez voulu, j'en ai acheté qui valoient bien moins et que j'ai couverts d'or ; ma aujourd'hui, mon bon ami, les tems ils sont bien changés, ils sont dours, et je ne pouis en vérité..

FIRMIN, *à part.*

Il n'en donnera rien.

DUPRÉ.

Je né pouis en donner piou de...

FIRMIN, *content, à part aux enfans.*

Il en donnera quelque chose !

DUPRÉ.

Piou de... et encore faut-il vous décider presto, prestissimo, perché je suis forcé de retourner soubito en Roussia.

FIRMIN, *vivement.*

Vous retournerez, vous retournerez en Russia, mais voyons, voyons... vous ne pouvez, dites-vous, en donner plus de...

DUPRÉ.

Piou de cinq cents écus d'or...

FIRMIN, *saisi de joie.*

Plus de cinq!.... c'est que j'ai l'oreille un peu dure... et je crains d'avoir mal entendu... Combien avez-vous dit, s'il vous plait ?

DUPRÉ.

Cinq cents écus d'or !... et pas une obole avec.

FIRMIN,

FIRMIN, *tout ému et à part.*

Si j'osois... je lui ferois répéter encore, tant j'ous peur de m'être trompé. J'en suis tout tremblant... cinq cents écus d'or pour mon pauvre maître, sur-tout si le notaire... Ah! ah! ah! reprenons un peu nos esprits. *(Haut.)* Monsieur, c'est bon; mais voyez... si... je ne... cinq cents écus, vous avez dit ?

DUPRÉ.

Mon bon ami, vous croyez peut-être en pouvoir trouver davantage... alors vous êtes libre; je ne prétends pas vous forcer de donner votre tableau pour un prix trop modique... Ainsi n'en parlons plus.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, parlons-en... diantre! Dès qu'il vous plaît, et que vous avez fait une offre... c'est fini, nous sommes d'accord, vous allez même l'emporter tout à l'heure.

DUPRÉ.

Béné, bénéssimo... mais avant je vais vous donner la somme... C'est juste, je l'ai sur moi, en dix rouleaux... Comptez.

FIRMIN, *avec joie.*

Je prends d'abord... *(S'arrêtant.)* Ah ça! vous n'y avez pas de regret... la, bien vrai?

DUPRÉ.

E contrario... je souis ravi... *(Avec ame.)* ravi piou que vous ne pouvez croire.

FIRMIN, *étonné et content.*

Vous êtes ravi !... allons, tant mieux, tant mieux ! et moi aussi... C'est qu'on est toujours bien aise de voir que l'acheteur est content du marché; et puis... vous entendez bien, nous ne voudrions pas que vous vinssiez un jour nous reprocher...

DUPRÉ.

Ah! ne craignez rien, je ne souis pas un enfant.

FIRMIN, *riant.*

Non... non... vous n'êtes pas un enfant; le compte y est.

DUPRÉ.

Adio donc, signor, adio, mio amico, adio, charmans enfans; je souhaite que le ciel il vous comble de toutes ses prospérités, et le caro padre et toute la cara familia. Adio, Angéliné... adio tutti quants, tutti quants.

(Il sort.)

SCENE XV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ DUPRÉ.

FIRMIN.

CINQ-CENTS écus d'or! quel bonheur pour votre père! A présent quelque chose qu'il nous apprenne, j'avons là notre réponse toute prête; ne lui dites rien, laissez-moi le plaisir de lui raconter tout ce qui s'est passé.

(Tous à la ritournelle.)

O ciel! le voici.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SAINVILLE, DES HUISSIERS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

SAINVILLE, *entrant.*

Ah! mes enfans, j'avois su le prévoir,
Tout est perdu, je suis au désespoir.

TOUS.

(A part.) Quel bonheur!

FIRMIN, *bas aux enfans.*

Attendez!

SAINVILLE.

Oui cet homme, trompant ma confiance,
Ce notaire... Renaud... je n'ai plus d'espérance.
Mes créanciers, sans entendre raison,
Viennent ici reprendre la maison?

FIRMIN, *et les autres se contenant.*

Vos créanciers, sans entendre raison,
Viennent ici reprendre la maison.

FIRMIN, *élevant la voix et reprenant courage.*

(Aux huissiers.)

Eh bien! qu'ils vienn'; entrez donc sans façon.

LES HUISSIERS.

Sans plus tarder, et sans autre raison,
Il faut, mon cher, sortir de la maison.

FIRMIN, *se contenant.*

Quoi! sans pitié... dans l'instant même?

LES HUISSIERS.

Oui, sans pitié !

FIRMIN et SAINVILLE.

Quelle imprudence extrême !

FIRMIN.

Vous voulez donc être payés comptant ?

LES HUISSIERS.

Oui, nous voulons être payés comptant.

FIRMIN, *se contenant.*

En or, peut-être ?

LES HUISSIERS.

Oh ! nous l'aimons autant.

FIRMIN.

C'est bien heureux... au moins vous donnerez quittance ?

LES HUISSIERS.

Sans contredit.

FIRMIN, *indigné.*

Ah ! quelle complaisance !

SAINVILLE, *à part.*

Firmin a-t-il perdu l'esprit?
Firmin ne sait plus ce qu'il dit.

LES ENFANS, *bas.*

Modère ton impatience,
Firmin n'a pas perdu l'esprit.
Firmin sait très-bien ce qu'il dit.

FIRMIN, *s'amusant.*

Quoi ! sans pitié... dans l'instant même.

LES HUISSIERS.

Oui, sans pitié !

FIRMIN.

Quelle imprudence extrême !

(Avec force et jetant l'or sur la table.)

Eh bien ! prenez... et partez à l'instant.

LES HUISSIERS et SAINVILLE.

O ciel ! ma surprise est extrême !

FIRMIN, *triomphant et les enfans.*

Firmin a-t-il perdu l'esprit ?
Firmin sait-il bien ce qu'il dit ?

(Aux huissiers, avec les enfans.)

ENSEMBLE.

A présent, messieurs, sans façon,
Vous voudrez bien sortir de la maison.

LES HUISSIERS.

Oui, monsieur, vous avez raison;
Oui, nous allons sortir de la maison.

SAINVILLE, *à part.*

Autant d'argent!... et de quelle façon,

(Aux Huissiers.)

Non, non, messieurs, restez dans la maison.

SAINVILLE.

Je vous le répète, messieurs, attendez encore; il faut que je m'éclaircisse... Une somme aussi forte que celle que mon jardinier vous donne, et sans que je sache d'où elle vient, exige une explication.

FIRMIN.

Rassurez-vous, monsieur, c'est vot' tableau...

SAINVILLE.

Comment?

LES ENFANS.

Il est vendu.

FIRMIN, *riant.*

Cinq cents pièces d'or.

SAINVILLE.

Cette mauvaise copie,

JOSÉPHINE.

C'est un carrache..

LOUISE.

Un marchand italien..

AUGUSTE.

Et de son meilleur tems, encore!

SAINVILLE.

Je ne puis rien concevoir à tous ces discours insensés. *(Aux huissiers.)* Messieurs, vos droits n'en souffriront pas, je vous le promets; mais je ne puis consentir qu'on ait fait une dupe de celui qui s'est mépris sur ce tableau, et quelqu'avantage que j'y trouve, je ne profiterai point de la sotte crédulité de l'acheteur. Où est-il? courez.

FIRMIN.

Je ne sais. En Russie, il a dit.

SAINVILLE.

En Russie! qui l'a envoyé chez moi?

FIRMIN.

M. de Catinat.

SAINVILLE, *éclairé.*

M. de Catinat! Ah! ah!... c'est M. de Catinat... Et comment a-t-il su...

JOSÉPHINE.

Il est venu ici.

SAINVILLE.

Il a vu le tableau... et c'est lui qui a envoyé... Ah! ce trait.. je le reconnois là, et j'imagine un moyen pour le forcer à convenir... Allons-le trouver.

FIRMIN.

Tenez, le voici précisément qui revient; je parie qu'il aura aperçu ces messieurs, et leur vue seule aura suffit pour lui donner de l'inquiétude. Ils vous ont une mine...

SAINVILLE, *aux huissiers.*

Messieurs, songez que c'est un maréchal de France.

FIRMIN. *Il se recule avec respect.*

M. de Catinat! messieurs, rien que cela! non, ne vous dérangez pas, je vous en prie.

(Il les pousse dehors.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE CATINAT.

CATINAT.

Mon cher Sainville, j'ai su que des gens de justice étoient chez vous... pardonnez si je m'informe du motif; mais en pareille circonstance, il doit être permis...

SAINVILLE.

Je vous instruirai de ce qui les amène, M. le maréchal; mais avant, comme vous êtes seigneur de ce village, je veux vous consulter sur une aventure qui m'arrive, et vous demander justice.

CATINAT.

Justice! à moi!

SAINVILLE.

Oui : voici le fait... j'avois un tableau assez médiocre, on l'a vendu pendant mon absence beaucoup trop... (du moins je le croyois) mais, d'après l'évènement...

CATINAT, *vivement.*

Quoi donc ! valoit-il plus que la somme ?

SAINVILE, *souriant.*

Attendez. Un italien est venu ici, il en a offert cinq cents écus d'or, et les a donnés.

CATINAT, *content.*

Eh bien ?

SAINVILLE.

On me les remet : le croiriez-vous ? M. le maréchal ! ces écus d'or, examinés par moi, se sont trouvés faux.

CATINAT, *vivement.*

Faux !... C'est impossible.

SAINVILLE.

Je vous assure...

CATINAT.

C'est impossible, vous dis-je, puisque c'est moi qui... les...

SAINVILLE.

Vous ! qui...

CATINAT.

Qui les lui ai prêtés.

SAINVILLE, *froidement.*

Vous vous êtes trahi, M. le maréchal, je ne m'étois pas trompé ; et c'est pour vous qu'on a acheté le tableau.

CATINAT, *étonné.*

Eh bien ! eh bien !... monsieur, quand cela seroit; quand, sans me nommer, j'aurois envoyé un étranger faire une offre... comme s'y connoissant mieux que moi... ne suis-je donc pas bien libre ?

SAINVILLE.

Soit ! mais ne suis-je pas bien libre aussi de demander à reprendre mon tableau, en rendant la somme reçue ?

CATINAT, *très-affecté et très-vivement.*

Non, monsieur, non, monsieur : c'est une mauvaise difficulté; le marché est conclu, le tableau est livré, payé, il n'y

a plus à revenir. Il est à moi, je ne le rendrai jamais, c'est la meilleure affaire que j'aie faite de toute ma vie !

SAINVILLE, *vivement.*

Homme noble et généreux ! ce n'est pas le tableau qu'on a porté chez vous qui peut vons convenir, il en est un bien plus fait pour votre ame sensible et délicate.

CATINAT, *étonné.*

Lequel donc ?

SAINVILLE, *avec ame.*

Lequel !... un père au désespoir, rendu à la vie, et dont le visage est baigné des pleurs de la reconnoissance... A côté de lui, ses trois enfans émus, attendris, élevant au ciel leurs mains pures pour la conservation des jours de ce mortel rare et sublime... Plus loin un vieux soldat... un bon serviteur... bien fidèle, bien attaché à son maître, qui sanglotte de joie; et là bas, dans le fond, des émissaires farouches, insensibles, qui, grace aux bienfaits de cet homme respectable, fuient, fuient loin de cette famille heureuse et consolée... voilà! voilà, M. le maréchal ! le tableau qui vous appartient, et que vous avez bien mérité.

CATINAT, *ému.*

Je l'accepte, et c'est celui que je préfère à tous ceux que l'on pourra m'offrir ; mais, après tout, mon cher Sainville, c'est une dette que j'acquitte. M. Regnier, votre respectable père, autrefois m'a rendu service... et...

SAINVILLE.

Comment?

CATINAT.

Je vous raconterai tout cela à loisir, car nous ne nous séparerons plus. *(Mouvement de Sainville et de ses enfans.)* Oui, ce tableau m'appartient, vous l'avez dit ; je suis pressé de jouir, et je demande qu'à l'instant même il soit placé dans le château de Saint-Gratien. Allons l'y établir, en orner ma demeure ; je vous promets de le considérer tous les jours avec un nouveau plaisir, de l'aimer à chaque instant d'avantage et de m'applaudir, tout le reste de ma vie, d'une si excellente, d'une si douce acquisition. *(Tous lui baisent les mains.)*

FIRMIN, *à Catinat.*

Je ne les quitte pas, M. le maréchal; vous l'avez entendu, je suis du tableau.

CATINAT.

Eh! oui, certainement; viens, viens, mon ami... mais il y manque encore mon associé, le fidèle Dupré, qui, comme toi, mérite...

JOSÉPHINE.

Quoi! c'est donc lui qui faisoit l'italien?

CATINAT.

Lui-même, et il a eu dans le marché presqu'autant de plaisir que son maître.

SAINVILLE.

Cela peut-il nous surprendre?... Eh! comment ne deviendroit-on pas délicat et sensible, quand on a le bonheur de voir tous les jours le meilleur des hommes, M. le maréchal de Catinat!

CHŒUR.

Plus de chagrin, plus de douleur,
Qu'au plaisir chacun s'abandonne.
A tout ce qui nous environne,
Offrons le tableau du bonheur.

JOSÉPHINE, *au public.*

Si ce tableau, que l'on offre à vos yeux,
A flatté votre ame attendrie,
L'auteur reconnoissant, par ma bouche, vous prie
De revenir, quelquefois en ces lieux,
En prendre une copie.

CHŒUR.

Plus de chagrin, etc.

FIN.